

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 87 (1942)
Heft: 9

Artikel: Idées de manœuvre du haut commandement français
Autor: Bauer, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342134>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Idées de manœuvre du haut commandement français ¹

3. *La manœuvre de la Dyle. Etude et critique de cette hypothèse stratégique.*

Comme nous l'avons écrit précédemment, les forces dont disposaient, le 10 mai 1940, sur le théâtre des opérations du Nord-Est, les généraux Georges et Gamelin, représentaient la valeur de 95 divisions françaises et de 12 divisions alliées, se décomposant ainsi qu'il suit :

- 5 divisions de forteresse numérotées de 101 à 105, et la valeur de 8 divisions constituées par les garnisons des ouvrages fortifiés de la ligne Maginot et de la frontière du Nord ;
- 71 divisions d'infanterie (D. I.)² dont 7 motorisées ;
- 5 divisions légères de cavalerie (D. L. C.) et 4 brigades de cavalerie à 2 régiments ;
- 3 divisions légères mécaniques (D. L. M.) ;

¹ Lire la première partie de cette étude dans notre livraison d'août 1942.

(Réd.)

² Nous vous rappelons ici les abréviations en usage dans l'armée française :

- D. I. : division d'infanterie.
- D. I. M. : division d'infanterie motorisée.
- D. I. F. : division d'infanterie de forteresse.
- D. I. C. : division d'infanterie coloniale.
- D. I. N. A. : division d'infanterie nord-africaine.
- D. M. : division marocaine.
- D. I. P. : division d'infanterie polonaise.
- D. I. W. : division d'infanterie britannique.
- D. L. C. : division légère de cavalerie.
- D. L. M. : division légère mécanique.
- D. C. R. : division cuirassée.

- 3 divisions cuirassées (D. C. R.), la 3^e à peine sortie des limbes, pour n'en pas dire davantage ;
- 10 divisions britanniques (D. I. W.) ;
- 2 divisions polonaises (D. I. P.) dont l'une était encore incomplète, le 10 mai 1940, et l'autre en voie de formation.

Mais de ces 107 divisions, dès que l'on quitterait les positions-frontière du Nord-Est pour se jeter, tête baissée, dans l'aventure de la Dyle, il faudrait encore défalquer sur l'ordre de bataille, la valeur de 13 divisions de forteresse, lesquelles, ne disposant d'aucun moyen de transport organique, étaient liées aux ouvrages bétonnés dont elles assuraient la défense. On tombait ainsi à 94 grandes unités de manœuvre françaises et alliées ; toutefois, entre la frontière suisse et la mer du Nord, n'étaient disponibles pour le premier choc, dont tout faisait prévoir la rudesse, que 67 divisions, car 23 divisions, dont les 3 cuirassées, avaient été maintenues en réserve, à la disposition des généraux Georges et Gamelin, et 4 divisions, dont une quatrième D. C. R., se trouvaient encore en voie d'organisation dans la zone des armées.

Plus d'un quart des forces alliées se trouvait donc en réserve. Il n'y aurait rien à dire contre cette politique d'économie et cette recherche de la profondeur, si, d'une part, l'on n'avait pas imposé au commandant du C. A. 1, une mission tout à fait disproportionnée avec les moyens qu'on lui confiait comme à regret, et si, d'autre part, on avait disposé à ce moment-là des forces d'aviation et de D. C. A. suffisantes pour assurer le transport rapide et sans accroc des masses ainsi réservées. En septembre 1914, la bataille et la victoire de la Marne avaient été les conséquences d'une manœuvre par chemins de fer parfaitement exécutée. On comptait la répéter en 1940, si l'issue de la première rencontre ne répondait pas aux espérances du G. Q. G. de Vincennes. On oubliait seulement aux 3^e et 4^e Bureaux du général Gamelin que, du 25 août au 5 septembre 1914, rien, sauf un minime accident

de chemin de fer, ne vint troubler le transport des divisions retirées par le général Joffre, des fronts d'Alsace et de Lorraine. Tandis que les engins blindés des Kleist, des Hœppner, des Schmidt et des Richthofen, les *Junker Ju 87* et *88* et les *Dornier DO 215* allaient, pour ainsi dire cisailer le réseau ferroviaire français...

* * *

Somme toute, dans l'espoir d'agglomérer à ses armées trop peu nombreuses et trop légèrement équipées, les 20 divisions du roi Léopold et les 8 divisions hollandaises du général Winkelmann, le général Gamelin jouait toutes les destinées de la France sur la carte hasardeuse d'une première bataille de rencontre. Or le commandant en chef des forces terrestres ne se faisait aucune illusion sur le caractère de la bataille dont il était bien contraint d'abandonner l'initiative à l'ennemi : « oui, ce sera terrible et rapide », disait-il, le 16 décembre 1939, à M. Jules Romains qui nous a rapporté ce propos. On se fût donc attendu, en toute bonne logique, à le voir jeter dans la mêlée la quasi-totalité de ses moyens, dans l'espérance de brusquer et de provoquer la victoire, tel, le 18 juin 1815, Napoléon découplant sa Vieille Garde et les cuirassiers de Drouet d'Erlon et les lançant à l'assaut du Mont Saint-Jean. Or nous ne constatons rien de tel dans l'idée maîtresse de la manœuvre Dyle, mais bien au contraire une singulière parcimonie dans l'attribution des moyens mis à disposition du G. A. 1, lequel, de toute évidence, allait, dans les trois jours, se trouver au contact avec les masses principales des armées ennemies.

Qu'on en juge à cet exposé pur et simple des faits appuyé sur des documents que nous tenons de bonne source : le 10 mai 1940, au matin, le général Billotte qui avait sous ses ordres les 1^{re}, 2^e, 7^e et 9^e armées françaises ainsi que le corps expéditionnaire britannique, ne disposait, en tout et pour

tout, que de 32 divisions d'infanterie, de 3 divisions légères mécaniques, de 4 divisions légères de cavalerie et de deux brigades à cheval. Le soir même, à la suite du mouvement prescrit qui portait en Belgique la gauche et le centre du G. A. 1, il avait laissé derrière lui la 101^e D. I. F., chargée de la défense des secteurs fortifiés de la Sambre et de l'Escaut, c'est-à-dire qu'il se trouvait réduit à 31 divisions d'infanterie, dont 22 grandes unités françaises.

Le général Prételat, commandant du G. A. 2, qui assumait la défense de la Lorraine et de l'Alsace entre la région de Longwy et celle de Sélestat, n'était l'objet d'aucune menace précise. On avait bien identifié dans les environs de Mayence et de Trèves les masses du 9^e C. A. blindé Guderian et du 14^e C. A. motorisé von Wittersheim ; néanmoins les 2^{es} Bureaux de Vincennes et de la Ferté-sous-Jouarre n'attendaient rien de plus qu'une simple opération de diversion et de fixation sur le front du G. A. 2, laquelle se déclencha effectivement le 10 mai 1940, sans le concours d'aucun élément cuirassé, et fut abandonnée quatre jours plus tard, après que le colonel général von Brauchitch eut enfin abattu son jeu. D'autre part, le général Prételat eût-il été l'objet d'une attaque à intention décisive, qu'il avait encore pour se couvrir le puissant rempart de la ligne Maginot, avec ses carapaces de béton qui, en certains endroits, atteignaient sept mètres d'épaisseur, ses champs de mines et ses épaisses plantations de rails, ses casemates et ses coupoles de tous calibres.

Chargé d'une mission purement défensive et statique, particulièrement favorisée par l'excellente organisation de la frontière franco-allemande, couvrant son aile droite par le large et profond fossé du Rhin, il se trouvait donc dans une situation tout à fait privilégiée par rapport à son camarade du G. A. 2. On n'en est que plus étonné en constatant la véritable surabondance de moyens qui furent mis à sa disposition par le G. Q. G. de Vincennes : 3 armées, la 3^e (général Condé), la 4^e (général Requin), la 5^e (général Bourret), 7

corps d'armée : 24^e, C. A. C. (3^e armée), 9^e, 20^e (4^e armée), 8^e, 12^e, 17^e C. A. (5^e armée), encadrant 26 divisions de campagne. Et l'on doit encore faire entrer en ligne de compte pour le G. A. 2, les 42^e et 43^e C. A. de forteresse, avec la 103^e D. I. F. dans le secteur fortifié de la Basse Alsace, et la valeur de 8 autres divisions réparties dans les ouvrages de la ligne Maginot. On arrive ainsi au total de 35 grandes unités d'infanterie auxquelles on ajoutera encore la 3^e D. L. C. et la 1^{re} brigade de spahis, subordonnées, l'une et l'autre, à la 3^e armée du général Condé.

Enfin, sous le commandement du général Besson, commandant du G. A. 3, la 8^e armée française du général Garchery, chargée de la défense de la Haute Alsace, entre le Nord de Colmar et la frontière suisse, comptait deux corps d'armée (7^e et 13^e C. A.), encadrant les 19^e, 54^e et 67^e D. I. ainsi que les 104^e et 105^e D. I. F.

Comme on peut le constater à cette simple énumération, les fronts passifs et fortifiés de l'Alsace et de la Lorraine, absorbaient la valeur de 41 divisions, soit 30 grandes unités de manœuvre, en comprenant dans ce chiffre la 3^e D. L. C. qui participait à la manœuvre Dyle, dans le Grand Duché de Luxembourg, tandis que le général Billotte n'en groupait que 39 sous ses ordres, lesquelles se réduisaient à 37 grandes unités capables de faire mouvement, dont 21 divisions d'infanterie françaises et britanniques. Or, nous rappelons une fois de plus que l'ensemble des forces alliées sur le front occidental se montait, le jour de la fatale échéance de mai, à la valeur de 107 divisions disponibles. Du simple examen des divers chiffres que nous venons de citer, il ressort donc jusqu'à l'évidence que l'hypothèse Belgique-Hollande, si téméraire surtout dans sa forme finale de la manœuvre Dyle, ne se marqua nullement, comme la logique l'eût exigé, par une véritable condensation des moyens anglo-français sur le front compris entre Dunkerque et Montmédy. Dans cette bataille de rencontre que tout faisait prévoir et d'où dépendait le sort

de la campagne, le général Gamelin jeta le 40 % de ses forces totales et 35 % de ses forces d'infanterie.

Après les amères critiques dont on accabla à la fin de la précédente guerre mondiale le fameux plan XVII, naguère élaboré par le général Joffre, il est pour le moins curieux de constater que l'on retombait vingt ans plus tard dans les mêmes errements. Et la situation du 10 mai 1940 était plus mauvaise encore que celle du 10 août 1914, car ce jour-là, le futur vainqueur de la Marne qui avait déjà partiellement remanié son dispositif, lançait à l'assaut de la Sambre et des Ardennes 15 Corps d'armée sur les 22 dont il disposait à cette date, et 44 divisions sur les 65 que comptaient ses armées et le Corps expéditionnaire britannique. Il est vrai que, chemin faisant, le général Billotte allait se renforcer de 28 divisions belges et hollandaises, mais ce n'était qu'une espérance, à peine une probabilité, et cette jonction allait s'accomplir au contact de l'ennemi. La manœuvre française manquait donc aux deux principes de la puissance et de la sûreté ; quant au principe de la surprise, elle en avait fait, dès l'abord, l'abandon à l'adversaire...

Si nous descendons à l'échelon d'armée, nous relevons la même étonnante disproportion entre les moyens et les missions. A l'extrême gauche, le général Giraud, commandant de la 7^e armée, avait été chargé de la tâche particulièrement délicate et dangereuse, d'assurer, en pleine bataille, la soudure de l'armée belge et hollandaise, dans la région de Bréda. A cet effet, il devait se contenter de la 1^{er} D. L. M. et de 6 divisions d'infanterie, dont 2 motorisées (9^e et 25^e D. I. M.) et deux territoriales de type B (60^e et 68^e D. I.) En comparaison, son collègue, le général Bourret, commandant de la 5^e armée, auquel était confiée la responsabilité du calme secteur Bitche-Sélestat et qui était couvert sur son front par les énormes ensembles fortifiés des collines boisées du Hohwald, se trouvait étrangement favorisé, avec 9 divisions d'infanterie dont 4 actives (30^e, 41^e, 44^e D. I. et 4^e D. I. C.) et la 103^e

D. I. F. Le malheureux général Corap avait 7 divisions d'infanterie, dont une seule motorisée et deux de réserve de type B, pour défendre et tenir le front de la Meuse entre l'ouest de Sedan et le sud de Namur, soit 90 km., alors que la 3^e armée du général Condé qui s'appuyait sur les organisations de la ligne Maginot, en avait 10¹ pour occuper l'espace situé entre Boulay et Longuyon, plus court d'une vingtaine de kilomètres, et, circonstance aggravante, pour le commandant de la 9^e armée, sa gauche et son centre avaient encore une marche de 60 km. à faire pour venir border la Meuse entre Givet et Namur. Entre Bitché et Boulay, la 4^e armée (général Requin) disposait de 6 divisions d'infanterie : une de plus que la 2^e armée (général Huntziger), chargé d'un front plus étendu entre Longuyon et Sedan.

Et encore, si le général Billotte avait pu compenser la quantité par la qualité, en encadrant dans le G. A. 1 la majorité des 35 divisions d'infanterie actives que comptait l'armée française à la date du 10 mai 1940 ! Mais en cela aussi, il se trouvait dans une situation des moins satisfaisantes, quand bien même nous devrions admettre *à priori* — ce que nous ignorons — que les 9 divisions britanniques du général Gort aient été toutes égales aux meilleures unités de la nation alliée. En fait, le général Gamelin n'avait attribué que 10 divisions d'active au Groupe des armées du Nord, dont 3 étaient allées à la 7^e armée, 3 à la 1^{er} armée et 2 à chacune des 9^e et 2^e armées. Le général Prételat en avait vu 9 attribuées à son G. A. 2, tandis que le général Garchery en avait reçu une seule, ce qui fait que la moitié des divisions actives, mises en ligne entre la frontière suisse et la mer du Nord, ne prit aucune part aux premiers combats de la bataille de France. Quant aux 16 restantes, elles étaient, comme nous le verrons, maintenues en réserve.

¹ Les 2^e, 6^e, 20^e, 26^e D. I. de réserve de type A ; la 4^e D. I. active, les 51^e, 56^e, 58^e D. I. de réserve de type B, la 6^e D. I. N. A. et la 51^e D. I. W. Nous comptons cette division britannique pour une division d'active.

Outre les 101^e et 102^e D. I. F. dont nous avons déjà parlé, le général Billotte recevait, pour compléter son dispositif, 11 divisions de réserve. Or, de celles-ci, 5 divisions de type A étaient de valeur moyenne, au lieu que les 6 autres de type B étaient peu aptes au combat, faute d'un suffisant encadrement, faute d'instruction et faute d'un armement antiaérien et antichars en rapport avec les circonstances de la guerre moderne, telles qu'on avait pu les expérimenter en Pologne. Le général Corap ayant disposé ses 61^e et 53^e D. I. sur sa droite, et le général Huntziger ayant placé à sa gauche les 71^e et 35^e D. I., il s'ensuivit que tout le front s'étendant de l'Est de Sedan jusqu'à la région de Givet, sur une longueur de 70 km., fut confié à la garde de 4 divisions de réserve du type B, soit une division par 17,5 km. de front en moyenne. S'il est exact que la 71^e division ne possédait que 3 canons antichars et que la 61^e n'en avait pas un seul, on comprend aisément ce qui se passa dans la charnière de Sedan, entre le 13 et le 15 mai 1940, et l'on ne peut éprouver qu'un sentiment de profonde pitié à l'égard de ces malheureuses troupes qui reçurent le choc des 5 divisions blindées du 19^e C. A. allemand (Guderian) et du 41^e C. A. (Reinhardt).

* * *

Il nous reste maintenant à examiner les dispositions prises par le G. Q. G. de Vincennes, touchant le fractionnement des réserves. Comme on l'a dit, elles groupaient 29 divisions d'infanterie et 3 divisions cuirassées, soit près d'un quart de l'ensemble des forces alliées sur le front occidental, ce qui semble excessif, vu la maigreur des moyens affectés aux armées en ligne sur les fronts de l'Est et du Nord. Quoi qu'il en soit, les réserves de l'armée française étaient disposées ainsi qu'il suit :

- à disposition du commandant en chef des forces terrestres : hypothèses Suisse ou Italie : 23^e, 28^e et 29^e D. I., stationnées respectivement dans les régions de Jussey, de Chaumont et d'Auxonne ;
à disposition du commandant en chef du théâtre des opérations du Nord-Est : Intervention Suisse : 13^e, 27^e, 5^e D. I. C., 7^e D. I. C., 7^e D. I. N. A. ; les deux premières bordant notre frontière entre l'Ouest de Bâle et l'Est de Bonfol, les trois autres respectivement stationnées autour de Vesoul, de Bourmont (S. W. de Neufchâteau) et dans la région de Baumes-les-Dames ;
- à disposition du commandant en chef du théâtre des opérations du Nord-Est : réserves centrales : 7^e D. I. (Thionville), 14^e D. I. (Lunéville), 36^e (Arcis-sur-Aube), 3^e D. I. M. (région de St-Dizier), 6^e D. I. C. (Pierrefitte : W. de St-Mihiel), 1^{re} D. I. C. (Charny-sur-Meuse), 1^{re} D. I. P. (Colombey-les-Belles : S. de Toul), 10^e D. I. (Pont-à-Mousson) ;
- à disposition du commandant en chef du théâtre des opérations du Nord-Est : Belgique : 1^{er}, 2^e et 3^e D. C. R. (camp de Châlons), 43^e D. I. (Dormans), 1^{er} D. I. N. A. (Villers-Cotterets), 1^{re} D. I. M. (Ressons-sur-Matz), 12^e D. I. M. (St-Quentin), 15^e D. I. M. (région de Tergnier).

Sur ces 20 divisions d'infanterie que nous venons d'énumérer, 17 appartenaient à l'active ¹, et 3 à la première réserve. Il n'y avait donc point de division de type B en réserve, à moins que l'on ne fasse figurer dans ce nombre la 57^e D. I. (Maïche) et la 63^e (Pontarlier), lesquelles formaient le 45^e C. A. de forteresse, organisé en janvier 1940, sous le commandement du général Daille et subordonné directement, si nos renseignements sont exacts, au G. A. 3 du général Besson. Et ceci fait apparaître cette constatation paradoxale que la moitié ou presque de l'infanterie active, véritable fer de lance

¹ Nous comptons dans ce nombre la 1^{re} D. I. P. en formation, et stationnée à Colombey-les-Belles au Sud de Toul.

de l'armée française, fut maintenu à l'écart des premiers combats de cette tragique passe d'armes.

Il y a plus encore : considérons sur la carte, derrière le cordon défensif des G. A. 1. et 2, ces masses de réserve, et il apparaîtra d'un coup d'œil, que seules les 3 divisions cuirassées et les 5 divisions d'infanterie (dont 3 motorisées) des réserves « Belgique » étaient capables d'intervenir sur le théâtre principal des opérations ; les 15 autres, réparties par petits paquets sensiblement égaux en Champagne, en Lorraine, en Franche-Comté et en Bourgogne, allaient avoir à faire plusieurs centaines de kilomètres en chemin de fer, sous les bombardements incessants et efficaces de l'aviation allemande, avant de parvenir trop tard sur les champs de bataille de l'Aisne et de la Somme. C'est ainsi que la nouvelle 7^e armée du général Frère, chargée de prolonger, en direction du Nord-Ouest, la gauche de la 6^e armée (général Touchon), afin de rétablir de vive force le front continu et de donner la main au général Blanchard, débarqua au Nord de l'Oise avec quatre ou cinq jours de retard et ne put, conséquemment, s'acquitter avec succès de la mission capitale qui lui était prescrite. Et ce n'est pas faute de capacité de la part des chefs, et de dévouement de la part des hommes, mais cette armée, formée de diverses unités, comptait dans ses rangs la 11^e D. I. prélevée sur l'armée Requin, la 19^e D. I., retirée à la 8^e armée dans la région de Mulhouse, la 23^e D. I., venue de Chaumont-en-Bassigny, la 29^e D. I., embarquée à Jussey, la 4^e D. I. C. en provenance de la 5^e Armée, et la 7^e D. I. N. A. qui, le 10 mai 1940, stationnait au Sud de Baumes-les-Dames. Tel fut aussi le cas pour la 10^e Armée (général Altmayer), chargée du secteur d'Abbeville, pour la 6^e Armée, établie sur le Chemin-des-Dames, ou pour la 14^e D. I. qui mit quatre jours pour venir de Lunéville à Rethel.

Ce dispositif de réserves d'une densité égale partout répète et aggrave les fautes commises dans le déploiement des trois Groupes d'armées du front. Tout cela donne l'impression

d'un commandement timide qui n'a rien voulu risquer et qui voulant être fort sur toute la zone qui s'étend de Bâle à Dunkerque et cherchant à parer toutes les éventualités, a fini par ne mettre nulle part l'accent de sa pensée et de sa volonté. Somme toute, tout était occupé, mais rien n'était tenu. « Voulez-vous donc arrêter la contrebande ? » demandait ironiquement le grand Empereur à l'un de ses maréchaux qui lui présentait un dispositif tout semblable. Nous ne nous permettrions pas de répéter à l'adresse du général Gamelin la pensée de Napoléon, mais le simple examen du déploiement des armées françaises, le 10 mai 1940, nous y fait penser invinciblement. Et à l'époque du Grand Corse, les régiments français étaient les mieux entraînés du monde et l'artillerie du système Gribeauval ne connaissait aucune rivale en Europe.

L'extrême danger d'une pareille situation n'avait, toutefois, pas échappé à l'attention du G. Q. G. de la Ferté-sous-Jouarre. A la fin de l'hiver 1940, le général Georges faisait part au général Prételat « qu'il y avait lieu de donner une certaine stabilité à notre dispositif de première ligne et de reconstituer le jeu de nos Grandes unités de manœuvre, au prix d'une stricte économie à réaliser dans le déploiement des Armées qui s'appuient sur notre position fortifiée ». Aussi bien, le commandant du G. A. 2 fit-il élaborer par ses services un « plan de retrait » dont le premier stade fut approuvé, et le G. Q. G. de la Ferté prescrivit le 16 avril 1940 le retrait du front de deux divisions d'infanterie et la mise en réserve d'une troisième, dès qu'une division britannique aurait relevé la 36^e D. I. dans le secteur de la 3^e Armée. Une seconde étape comportant le retrait de trois autres divisions fut alors mise à l'étude, mais elle ne comporta aucune mesure d'exécution avant la journée du 10 mai. Relevons cependant que le général Billotte ne profita nullement de ce tardif et timide remaniement. La 7^e D. I. fut versée aux réserves « centrales » dans la région de Thionville, et la 14^e vint au même titre dans celle de Lunéville. Quant à la 36^e D. I. qui fut affectée aux réserves

« Belgique » et stationnée à Arcis sur Aube, elle avait été remplacée, nombre pour nombre, par la 51^e D. I. W. qui prit à sa charge un créneau du front de l'armée Condé, dans la région de Sierck.

* * *

Tout l'exposé qui précède nous permet de trancher les polémiques qui se sont élevées au sujet de la ligne Maginot. Tant en France qu'à l'étranger, en effet, on a voulu représenter la défaite de 1940 comme la condamnation sans appel de la fortification permanente. D'autres, tout au contraire, ont amèrement regretté que ce puissant ensemble défensif n'ait pas été prolongé au delà de Montmédy, jusqu'à la mer du Nord, pour barrer toute la frontière franco-belge. A moins qu'elles ait été inspirées à ceux-ci ou à ceux-là, dans un but de propagande, ces deux thèses opposées ne nous semblent pas tirer leur inspiration d'une saine doctrine militaire. Si la ligne Maginot n'a pas pesé bien lourd dans cette tragique campagne de 45 jours, c'est principalement parce qu'on n'a pas voulu lui faire jouer le rôle logiquement dévolu à la fortification permanente.

Une ligne fortifiée n'est pas une muraille de Chine. Toute l'expérience de la guerre montre qu'elle ne saurait à elle seule prévenir et repousser une invasion. Son but, disons-le froidement, n'est pas essentiellement d'épargner à la population civile l'occupation et les réquisitions de l'adversaire, idée fautive qui s'était répandue en France entre 1930 et 1939. Sa nature et son but sont autres. C'est, avant tout, un puissant moyen de combat, au même titre que les autres forces d'une armée et destiné à agir en combinaison avec elles. Si la France a été si rapidement et si complètement défaite en 1940, ce n'est pas du tout parce qu'on a bétonné les frontières de l'Alsace et de la Lorraine, ou parce qu'on a négligé la frontière franco-belge, mais parce que l'ayant fait, on a disposé les armées françaises comme si ce chef-d'œuvre des techniques

de l'artillerie et du génie n'existaient pas, et comme s'il se prolongeait jusqu'à Dunkerque.

L'avantage de la fortification réside essentiellement dans l'économie de forces qu'elle procure au commandement. Avec deux fortins se flanquant mutuellement, une compagnie suffit à barrer une vallée, au lieu qu'autrement on aurait dû consacrer un bataillon à sa défense. C'est aussi un précieux moyen de gagner du temps et d'en faire perdre à l'ennemi. Et tout ceci n'est pas rien. Pensons, par exemple, à ce qui fût arrivé si, au lieu d'entasser 28 divisions de campagne derrière la ligne Maginot, entre Huningue et Longwy, on eût renforcé d'une douzaine de grandes unités de manœuvre de premier choix le Groupe d'armée du général Billotte. Dans la soirée du 13 mai 1940, sur les trois divisions blindées du général Guderian qui attaquaient le secteur de Sedan, seule la 1^{re} *Panzer* réussissait à passer sur la rive gauche de la Meuse, tandis que la 2^e et la 10^e étaient mises en échec, l'une à Donchéry et l'autre à Bazeilles ; or ces 1500 chars du 19^e C. A. cuirassé allemand, dont la voie avait été aplanie par quatre heures de bombardement aérien, n'avaient devant eux que les malheureuses 35^e et 71^e D. I. de réserve type B.

Qu'un pareil prélèvement sur le G. A. 2 eût été possible, la chose ne souffre aucun doute, car outre les troupes de campagne qu'on lui eût laissé, il disposait encore de la 103^e D. I. F. et de la valeur de 8 divisions de forteresse. La même remarque vaut pour la 8^e armée du général Garchery qui dut effectivement abandonner, après la catastrophe de la Meuse, son excellente 19^e D. I. Au reste, après la rupture de la Somme et de l'Aisne, on dut consentir, le 12 juin 1940, à bien d'autres sacrifices plus onéreux encore. Ce jour-là, le général Weygand dut retirer de la ligne Maginot, non seulement les grandes unités de manœuvre qui la garnissaient, mais aussi une partie des troupes de forteresse qui lui étaient affectées organiquement. Faute d'avoir su en temps utile prendre les décisions qu'imposait la logique de la situation, on se vit contraint de vider

les intervalles des forts, ce qui permit au colonel-général von Witzleben d'envahir la Lorraine, et au colonel-général Dollmann de forcer le passage du Rhin. Et ce fut, comble de disgrâce, le 23 juin suivant, la capitulation des généraux Condé, Bourret et Laure et des débris des 3^e, 5^e et 8^e Armées françaises. En vérité, dans cette prodigieuse série de désastres, il n'y a point de place pour le hasard. Tout se déduit logiquement des dispositions initiales prescrites par le G. Q. G. de Vincennes, et tout remonte aussi aux responsabilités suprêmes du général Gamelin.

(A suivre.)

Capitaine E. BAUER.
